

Le Papineau de Louis Fréchette : l'exproprié de l'histoire Louis Fréchette's Papineau : History's cast-off

Jonathan Livernois

Volume 45, numéro 2, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028986ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028986ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Livernois, J. (2014). Le Papineau de Louis Fréchette : l'exproprié de l'histoire. *Études littéraires*, 45(2), 179-208. <https://doi.org/10.7202/1028986ar>

Résumé de l'article

On note une importante fictionnalisation de la figure de Louis-Joseph Papineau (1786-1871) dans le corpus littéraire canadien-français du XIX^e et du début du XX^e siècle. Louis Fréchette (1839-1908), dans ses poèmes, dans le drame *Papineau* ainsi que dans ses *Mémoires intimes*, magnifie le chef du Parti patriote, lui confère un statut de grand homme politique, de la trempe de Cicéron et de Caton. Pourtant, du même souffle, la figure de Papineau est subrepticement désamorcée, déradicalisée. Dans cette étude, nous verrons les ressorts littéraires qui expliquent ce double phénomène et ce qu'ils peuvent révéler des rapports entre la politique et la littérature canadiennes-françaises puis québécoises.



Le Papineau de Louis Fréchette : l'exproprié de l'histoire

JONATHAN LIVERNOIS

Fréchette, mon premier auteur, c'est le chantre initial un peu fou que rien ne déçoit, que rien ne rebute, de la victoire qui s'accomplit lentement en dépit des défaites. Les défaites sont des péripéties nombreuses et regrettables d'une victoire unique qui se perpétue pour l'honneur de mon père et la gloire bautaine de ma mère. Fréchette, à sa façon naïve, c'est le chantre de l'obstiné recommencement de la vie.

Jacques Ferron¹

Après les travaux pionniers de Jean-Paul Bernard², l'historiographie, la mise en récit et la récupération littéraire des rébellions de 1837 et 1838 ont fait l'objet de nombreuses recherches. On le constate surtout depuis une quinzaine d'années : le *Bulletin d'histoire politique* a consacré deux numéros (automne 1998 et 2003) aux Patriotes; *Voix et images* a publié le dossier « Généalogies de la figure du Patriote 1837-1838 » au printemps 2001 ; Marie-Frédérique Desbiens a préparé, avec Jean-François Nadeau, l'édition de *15 février 1839 : lettres d'un patriote condamné à mort* (2001), elle a établi le texte de la réédition de *l'Histoire des Patriotes* de Gérard Filteau (2003) puis s'est attachée aux célébrations du centenaire de 1937³ ; Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot ont dirigé le collectif *La Culture des patriotes* (Septentrion, 2012) ; Julie Roy et Mylène Bédard, quant à elles, ont

1 *La Conférence inachevée. Le pas de Gamelin et autres récits*, préface de Pierre Vadeboncoeur, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, VLB éditeur, 1987, p. 106.

2 Jean-Paul Bernard, *Les Rébellions de 1837-1838 : les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal, Éditions du Boréal, 1983, et *Assemblées publiques, résolutions et déclarations de 1837-1838*, Montréal, VLB éditeur, 1988.

3 Marie-Frédérique Desbiens, « Le centenaire des rébellions. "Des Patriotes au goût du jour" », dans Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937 : un tournant culturel*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 121-136.

consacré des thèses à la pratique épistolaire des femmes pendant les rébellions⁴ ; tandis que Marilyn Randall a publié *Les Femmes dans l'espace rebelle. Histoire et fiction autour des Rébellions de 1837 et 1838* (Nota bene, 2013). Si l'écriture et le rôle des femmes pendant les rébellions se sont taillé une place de choix dans le champ de l'histoire intellectuelle et littéraire⁵, peu de travaux, par contre, ont été dédiés à la figure centrale de la politique bas-canadienne de la première moitié du XIX^e siècle et de la rébellion de 1837 : Louis-Joseph Papineau. En collaboration avec Yvan Lamonde, nous y avons nous-même consacré un ouvrage, *Papineau. Erreur sur la personne*, paru en 2012. Mais cette étude s'attache davantage à la fortune mémorielle de l'homme et de ses idées politiques qu'à son intégration dans l'histoire littéraire du Québec, comme homme de lettres mais aussi – ce qui nous intéressera ici – comme personnage de fiction. Du reste, ces fictions ne sont pas très nombreuses : pour la seconde moitié du XX^e siècle, on retiendra le drame *Les Grands Soleils* (1958) de Jacques Ferron ainsi que les romans *Le Combat magnifique* (1973) de Gustave Proulx et *Papineau ou l'Épée à double tranchant* (1980) de Claire de Lamirande. Le roman historique fait tout de même la part belle à l'homme politique, du *Roman de Julie Papineau* (1995-1998) à la *Saga des Papineau* (2014), *best-seller* de Micheline Lachance.

Pendant son siècle, Papineau se retrouve au centre d'une grande production poétique et patriotique : dans les deux premiers volumes de son maître-ouvrage, James Huston répertorie les chansons « La liberté, la patrie et l'honneur » (1834), « Chant patriotique » (1834) et « Couplets en l'honneur de la St.-Jean-Baptiste » (1835) de Napoléon Aubin ; les poèmes « À l'hon. L.-J. Papineau » (1835) de J.E. Turcotte, « À l'hon. Louis-Joseph Papineau » (1835) et « À l'honorable L.-J. Papineau » (1838) de Joseph-Guillaume Barthe. On retrouve d'autres poèmes consacrés à Papineau dans plusieurs recueils du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, comme *Les Québécoises* (1876) de William Chapman, *Une gerbe* (1879) de Pamphile Le May et *Les Disques d'Airain* (1918) de William-Athanase Baker. Cela dit, c'est surtout la production de Louis Fréchette qui retient l'attention pour cette même période.

4 Julie Roy, *Stratégies épistolaires et écritures féminines : les Canadiennes à la conquête des lettres (1623-1839)*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2003 ; Mylène Bédard, *Rhétorique et autoreprésentation : la pratique épistolaire des femmes en temps d'insurrections*, Thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2014. Voir également Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcand. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Éditions du Boréal, 2014, chapitre 4 : « On ne naît pas mère, on le devient : le parcours de Julie Papineau ».

5 Voir également Allan Greer, « La reine est une putain ! », *Habitants et patriotes. La Rébellion de 1837 dans les campagnes du Bas-Canada*, Montréal, Éditions du Boréal, 1997, p. 175-198.

Le corpus intégrant la figure de Papineau est riche⁶ : *La Voix de l'exilé* (1868) ; le drame historique Papineau (1880) ; les poèmes « Le Manoir de Montebello » (1885)⁷, puis « Papineau I » et « Papineau II », tous deux repris dans *La Légende d'un peuple* (1887 et 1908) ; les *Mémoires intimes*, qui ont paru dans *Le Monde illustré* au cours de l'année 1900 et qui ont été publiées en volume en 1961. C'est à ces textes que nous nous intéresserons dans cette étude.

Dans un premier temps, nous rappellerons quelques jalons de la fortune mémorielle de Papineau. Il s'agira d'un détour, nécessaire, afin de bien jauger le rôle que l'homme politique occupe dans l'imaginaire collectif québécois et de voir ce que les œuvres littéraires retirent (ou ce qu'il leur en coûte...) de la récupération de cette figure. Nous tâcherons ensuite d'intégrer notre réflexion dans l'ensemble des travaux qui ont été consacrés aux interactions entre les rébellions et la fiction. Notre analyse s'attachera successivement à la poésie, au théâtre et aux mémoires de Fréchette. Puisqu'elle se situe au confluent de l'histoire intellectuelle du XIX^e siècle canadien-français et de la réflexion sur les pratiques littéraires alliant le politique et la fiction, l'analyse permettra finalement de dégager trois stratégies qui engendrent un double mouvement d'intégration et d'exclusion de Papineau, lequel est aussi identifiable un peu partout dans le discours social canadien-français depuis 1848 au moins. On peut même tenir le pari que l'analyse des œuvres de Fréchette permettra de mieux saisir le maillage entre le politique et le littéraire au Québec, à tout le moins pour le XIX^e siècle. De mieux saisir la place, aussi, que le champ littéraire

6 Joanna Paluszkiwicz-Magner a aussi consacré une étude à la fictionnalisation de Papineau, « “Souvent un peuple entier s'incarne dans un seul homme” : Louis-Joseph Papineau vu par Louis Fréchette ou la construction de la mémoire nationale », dans Magdalena Paluszkiwicz-Misiaczek, Anna Reczyska et Anna Śpiewak (dir.), *Lieu et mémoire au Canada : perspectives globales*, Polska Akademia Umiejętności, 2005, p. 365-375. Nous ne sommes pas totalement d'accord avec la chercheuse, qui considère que « dans tous ces écrits [ceux de Fréchette], à la fois Papineau et les Rébellions sont dépeints sous un jour très positif » (p. 367). Nous aurons l'occasion, au fil de l'argumentation, de préciser les raisons pour lesquelles nous croyons que les teintes du portrait ne sont pas aussi vives qu'il n'y paraît, au premier abord. Voir également sa thèse de doctorat, *Poètes du nouveau monde face au romantisme : Louis-Honoré Fréchette et Henry Wadsworth Longfellow*, Université Laval, Québec, 2004. Finalement, pour une vue partielle de la réception critique de l'œuvre de Louis Fréchette, voir Dominique Hudon, *Bibliographie analytique et critique des articles de revues sur Louis Fréchette* (1863-1983), Québec, Centre de recherche en littérature québécoise, 1987.

7 Ce dernier poème se retrouve dans une lettre envoyée à Amédée Papineau le 19 juillet 1885 et est repris dans *Feuilles volantes*, en 1890. Nous ne l'analyserons pas ici car il traite davantage du lieu de retraite de Papineau que de ce dernier.

concède au politique lorsque vient le temps de délimiter son espace d'autonomie, si tant qu'on reconnaisse ce dernier⁸.

Papineau : consolidation de l'imaginaire collectif

Louis-Joseph Papineau revient de son exil parisien en 1845. Comme le dira Lionel Groulx, citant Louis-Hippolyte LaFontaine, il a encore « ses idées d'homme de 1830⁹ ». Cela dérange grandement les réformistes de ce dernier, qui tentent de sauver les meubles, ce qui permettra notamment l'obtention d'un gouvernement responsable et le rétablissement du français au Parlement du Canada-Uni. La force d'attraction de l'ancien orateur de la chambre d'Assemblée les inquiète. En 1848, en pleine assemblée électorale¹⁰, le député réformiste et héros de la bataille de Saint-Denis, Wolfred Nelson, lance une attaque qui scelle le destin de Louis-Joseph Papineau : le grand tribun, le chef du Parti patriote, a fui le matin de la bataille de Saint-Denis, le 23 novembre 1837. Cette accusation, fût-elle controversée, voire douteuse¹¹, collera à la peau de Papineau, désormais considéré dans l'imaginaire collectif comme un fuyard, un homme incapable d'affronter le destin de son peuple, qu'il aurait mené au bord du précipice. Comment lire autrement, par exemple, cet extrait du premier roman de Rodolphe Girard, *Florence* (1900), qui se déroule notamment à Saint-Denis-sur-Richelieu, le 23 novembre 1837 :

-
- 8 Dans la présentation générale de leur projet, les responsables de *La Vie littéraire au Québec* ont traité de la formation des frontières de la littérature au Québec en évoquant le passage du « politique à l'esthétique » : Maurice Lemire (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, t. 2, p. X. Cette autonomisation, qu'on pourrait situer à la toute fin du XIX^e siècle, ne va pas de soi. Les acteurs de la littérature ont-ils véritablement isolé cette dernière du politique ? Et de quelle dimension politique parle-t-on ? Peut-on traiter du politique, à la suite de Michel Foucault et de Jacques Rancière, comme d'une façon de mettre à mal les consensus, de déplacer les frontières entre le vrai et le faux, entre ceux qui ont la parole et ceux qui ne l'ont pas, entre ce qui doit être dit et ne doit pas l'être ? Denis Saint-Jacques et Alain Viala, dans un ouvrage consacré à l'héritage des idées de Bourdieu, relativisent cette idée d'autonomisation en contexte québécois : « Reste que, par suite de sa généalogie singulière, dans le champ littéraire québécois le débat sur la littérature et celui sur la politique et l'identité "nationales" sont d'abord liés, et l'autonomie du littéraire se fait d'abord avec l'autonomie politique, et non contre le politique ; et les réceptions ou rejets de modèles venus d'Europe comme la recherche de modèles propres se médiatisent par cela : ainsi les débats sur les modèles romantiques, symbolistes, ou encore "l'art pour l'art", contrebattus par une tendance "provincialiste" qui bénéficie, bien plus qu'en France, où le régionalisme occupe alors une position faible dans la hiérarchie des légitimités, d'une forte audience liée à l'interrogation identitaire » (Denis Saint-Jacques et Alain Viala, « À propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », dans Bernard Lahire [dir.], *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 2001, p. 69-70).
- 9 Lionel Groulx, « Un débat parlementaire en 1849 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 2, n° 3 (1948), p. 383.
- 10 Wolfred Nelson, « Messieurs les Électeurs de St. Aimé, St. Barnabé et St. Jude », *La Minerve*, 25 mai 1848, p. 1-2.
- 11 Voir, à ce propos, François Bernier, *Étude analytique et critique sur la question de la "fuite" de Papineau de Saint-Denis, le 23 novembre 1837*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 1986.

[O]n vit un homme de haute taille fuir en toute hâte sur la route de Saint-Denis. C'était Papineau ! Papineau, le lâche, qui, par son manque de bravoure ou par une ambition démesurée, abandonnait les malheureux Canadiens au moment le plus critique, après les avoir poussés à la révolte ! Tache ineffaçable sur le front de cet homme qui, pendant quelque temps, fut plus qu'un homme pour notre peuple, presque un demi-dieu¹².

L'image de Papineau est aussi façonnée par les manuels scolaires. Ceux-ci, jusqu'au début des années 1960¹³, dénigrèrent globalement Papineau, cet « homme qui avait perdu la foi » et qui avait absorbé dans la littérature des Lumières « bien des erreurs auxquelles le prédisposait son tempérament de tribun¹⁴ ». Même un libéral modéré comme Laurent-Olivier David tiendra des propos analogues en 1876 :

M. Papineau avait grandi, en quelque sorte, dans l'étude de la philosophie du dix-huitième siècle, comme la plupart des hommes de cette époque, il avait puisé la science dans les livres dangereux que l'incrédulité répandait dans le monde entier. Ses relations, pendant son voyage en France, avec les Lamennais et les Béranger, achevèrent la ruine de ses convictions religieuses¹⁵.

Au XX^e siècle, malgré l'admiration prudente d'un Lionel Groulx¹⁶, l'historiographie, qui se professionnalise, n'est guère plus tendre envers le leader patriote. On pensera en ce sens à l'appréciation de l'historien Fernand Ouellet. En témoigne ce passage de sa brochure *Louis-Joseph Papineau. Un être divisé* (1960) :

Papineau fut-il un grand homme ? Il est certain qu'il a représenté pour bon nombre de ses contemporains le type même du grand homme. On parla abusivement de *génie* et certains historiens ont presque emboîté le pas derrière eux. Il est certain cependant qu'il a exercé, grâce à une personnalité éclatante et théâtrale qui masquait cependant une profonde faiblesse, une influence unique sur les Canadiens français qu'il a éveillés aux idées nationales et aux idées de liberté. [...] Mais, dans son action, il a davantage fait appel aux sentiments négatifs, dont le complexe de la persécution et la haine raciale, qui, tout en provoquant une

12 Rodolphe Girard, *Florence. Légende historique, patriotique et nationale*, Montréal, s. é., 1900, p. 110.

13 Denys Arcand, dans un texte paru dans *Liberté* en 1965, s'attache aux manuels scolaires canadiens-français de 1873 à 1960. Il dégage sept invariants : « 1) La cause de l'insurrection était administrative [...] 2) Les Insurgés étaient une petite minorité [...] 3) Les Insurgés étaient des fous : ils n'avaient aucune chance de succès. [...] 4) Les Insurgés étaient extrêmement courageux [...] 5) Colborne et les Anglais se sont conduits comme des êtres abjects. [...] 6) La conduite du clergé fut sage et avisée. [...] 7) Malgré tout, l'Insurrection a été profitable aux Canadiens-français » (Denys Arcand, « 1837 à l'école », *Liberté*, n° 37-38 [1965], p. 131-136).

14 Paul-Émile Farley et Gustave Lamarche, *Histoire du Canada. Cours supérieur*, Montréal, Librairie des Clercs de Saint-Viateur, 1935, p. 315.

15 Laurent-Olivier David, « Louis-Joseph Papineau », *Biographies et portraits*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1876, p. 32.

16 Voir Lionel Groulx, « Louis-Joseph Papineau » (1921), *Notre maître, le passé*, Montréal, Librairie Granger, 1937 [1924], p. 189-211.

agitation stérile, renforçèrent les attitudes passives d'une population retranchée sur son passé et peu désireuse en réalité de le modifier¹⁷.

Plusieurs décennies se seront écoulées avant qu'on révise ces positions, fussent-elles entretemps assouplies, amendées. Il est à peine exagéré de dire qu'il faut attendre les travaux récents d'Yvan Lamonde et de Louis-Georges Harvey pour mesurer et comprendre pleinement les idées politiques de Papineau, son rapport au nationalisme et au républicanisme¹⁸.

Si l'on peut comprendre que la charge radicale représentée par Papineau ait pu être refoulée après les rébellions, tandis qu'un nationalisme culturel dépolitisé se mettait en place, on s'étonne que la période dite de la Révolution tranquille, renouant avec un nationalisme politique, n'ait pas véritablement réussi à transformer l'image de Papineau. Pourtant, certaines initiatives pouvaient le laisser croire. Exemple anecdotique mais tout de même révélateur : en décembre 1965, dans son rapport d'étude des modalités d'établissement d'une nouvelle université de langue française à Montréal, le comité, présidé par le sociologue Guy Rocher, propose quelques noms pour ce nouveau lieu de savoir. Bien qu'il ne préconise pas un « nom politique », s'il fallait en choisir un, ce pourrait être « celui de Papineau, symbole à la fois de liberté intellectuelle et d'affirmation nationale, une telle association correspondant bien aux valeurs qui inspirent le présent réveil du Québec¹⁹ ».

Le véritable héros de la période sera plutôt Chevalier de Lorimier, comme en témoigne parfaitement ce passage de « L'art de la défaite » d'Hubert Aquin, qui changera tout de même d'idée sur Papineau quelque temps plus tard²⁰ :

17 Fernand Ouellet, *Louis-Joseph Papineau. Un être divisé*, Ottawa, Les brochures de la Société historique du Canada, 1960, p. 22-23.

18 Voir, entre autres, Yvan Lamonde et Claude Larin (dir.), *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats*, Montréal, Fides, 1998 ; Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, *Papineau. Erreur sur la personne*, Montréal, Éditions du Boréal, 2012 ; Yvan Lamonde, « Britannisme et américanité de Louis-Joseph Papineau à l'époque du deuxième projet d'Union (1822-1823) », *Cahiers des dix*, n° 66 (2012), p. 55-94, et *Fais ce que dois, advienne que pourra. Papineau et l'idée de nationalité*, à paraître ; Louis-Georges Harvey, *Le Printemps de l'Amérique française*, Montréal, Éditions du Boréal, 2005, et « Une Constitution pour l'Empire : sur les origines de l'idée fédérale au Québec, 1765-1815 », *Cahiers des dix*, n° 66 (2012), p. 25-54.

19 Guy Rocher et al., *Rapport du Comité d'étude sur les modalités d'une nouvelle université de langue française à Montréal*, Montréal, décembre 1965, p. 50.

20 « Ce parlementaire fougueux et ce chef intraitable n'a pas choisi l'exil parce qu'il était lâche, mais parce qu'il se trouvait soudain dépassé par le soulèvement armé. Il était aguerri, depuis longtemps (car il avait été élu, pour la première fois, en 1808), à la lutte parlementaire et à la guérilla procédurière. Pendant plus de vingt ans, Papineau réclama pour ses compatriotes rien de moins que ce qu'on appelle aujourd'hui "l'autodétermination". C'est d'abord cette image qu'il convient de se faire de cet homme : il a été le premier chef national des Canadiens français, le premier après la Conquête, mais aussi le plus audacieux car il a réclamé le contrôle intégral du gouvernement qui régissait les destinées du Bas-Canada, et cela, alors même qu'il était sous l'égide des conquérants anglais » (Hubert Aquin, « *Histoire de l'insurrection au Canada* par Louis-Joseph Papineau. Introduction et commentaires d'Hubert Aquin », *Mélanges littéraires II. Comprendre dangereusement*, édition critique par Jacinthe Martel avec la collaboration de Claude Lamy, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995, p. 240).

À la veille de mourir sur l'échafaud, Chevalier de Lorimier écrivait à ses enfants que le crime de leur père était son "irréussite" ! Quelle lucidité comparée aux hésitations d'un Papineau, à son exil rapide à la veille du combat et à l'autojustification pénible qu'il a écrite de Paris ! Chevalier de Lorimier n'était pas un Patriote à demi-conscient ; il savait ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait²¹.

Papineau traîne également cette image de grand seigneur, loin du petit peuple. C'est d'ailleurs ce que retient Pierre Vallières dans *Nègres blancs d'Amérique* : « [...] Papineau fit amende honorable, avant d'être réhabilité officiellement et de devenir seigneur de Montebello (belle carrière de révolutionnaire !) »²².

Cela dit, malgré une historiographie parcellaire et le plus souvent négative à son endroit, une image de fuyard et de perdant ainsi qu'une méconnaissance de ses idées politiques, Papineau ne peut être refoulé aux limites du récit de l'histoire québécoise, étant donné la place qu'il y a prise pendant plus de quarante ans. Le personnage politique devient gênant, ce qui explique qu'il soit devenu une sorte d'exproprié de l'histoire. Dans son texte consacré au Papineau de Fréchette, Joanna Paluszkiwicz-Magner le dit bien : « Papineau est un vaincu glorieux sans avoir été un combattant, et un exilé des Rébellions sans avoir pris part lui-même aux luttes armées »²³.

Nous avons posé l'hypothèse, dans nos travaux antérieurs²⁴, selon laquelle Louis-Joseph Papineau était le catalyseur du souvenir traumatique de 1837, qu'il en représentait tout à la fois l'espoir, l'échec et la possibilité de son retour, sorte de cercle dont les Québécois ne sont jamais véritablement sortis. L'historien Jean-Marie Fecteau l'a aussi dit à propos de l'expérience des Patriotes :

De L.-O. David à la Maison des Patriotes (Saint-Denis), la commémoration se présente comme la mémoire politique brisée d'un radicalisme sympathique mais révolu. Mémoire d'une colère historique qui se résout en une sorte d'anthropologie, plus ou moins folklorique, de l'« homme patriote » (beaucoup plus rarement la femme...). C'est souvent ce qui arrive avec le souvenir d'événements où il n'y a rien à célébrer...

Et pourtant... Dans chaque angoisse québécoise face à l'avenir, dans chaque fureur linguistique, dans chaque embarras à l'idée de nation, dans chaque décompte des arbitraires fédéraux, dans chaque volonté de solidarité comme dans chaque refus du renoncement à notre identité, il y a, en filigrane, la mémoire obscurcie d'un échec, le sentiment diffus d'un défi qui reste à relever, au nom de ce que nous sommes, de ce que nous voudrions être.

Mais qu'ont fait les historiens de cette mémoire en friche²⁵ ?

21 Hubert Aquin, « L'art de la défaite. Considérations stylistiques », *Liberté*, n° 37-38 (1965), p. 41.

22 Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique. Autobiographie « précoce » d'un terroriste québécois*, Montréal, Parti pris, 1968, p. 35.

23 Joanna Paluszkiwicz-Magner, *art. cit.*, p. 366.

24 Voir Jonathan Livernois, *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2014.

25 Jean-Marie Fecteau, « Lendemain de défaite : les rébellions comme histoire et mémoire », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, n° 1 (1998), p. 20.

C'est cette même question que nous posons, par le truchement de la figure de Papineau, aux fictions québécoises depuis le XIX^e siècle. Qu'ont-elles su faire de cette « mémoire en friche » ? Quelques travaux ont été consacrés, depuis les années 1970, à la présence des rébellions dans les romans historiques québécois. On peut inscrire notre propre réflexion dans le sillage de ceux de Maurice Lemire et de Marilyn Randall.

Les fictions et les rébellions

Il faut rappeler la réflexion pionnière de Maurice Lemire sur le rôle des rébellions dans les romans historiques de 1841 à 1928, parue dans *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, en 1970. Le chercheur de l'Université Laval en arrivait à ces conclusions :

Tant l'évolution chronologique du thème des Patriotes que les sympathies des romanciers, nous indiquent de sérieuses réserves sur la Rébellion de 1837. L'étude chronologique révèle une contrainte de l'opinion qui va s'amenuisant avec le temps. [...] Nous sommes porté à croire que les nôtres ne voulaient surtout pas déplaire à leurs partenaires britanniques. Le zèle que mettent les romanciers à excuser les Patriotes nous les montre d'abord soucieux de garder l'estime des Anglais. Certains écrivent moins pour les honorer que pour effacer leur faute. Enfin, on prêche l'union nationale en fustigeant la division au sein de la race ; on espère ainsi éviter les scissions malheureuses au sein de la collectivité. L'échec de 1837 doit servir d'exemple aux générations montantes pour leur apprendre à surmonter l'esprit de parti²⁶.

Une trentaine d'années plus tard, Marilyn Randall s'est à son tour attachée à des romans publiés entre 1846 et 1981 et où les rébellions sont bien présentes : ceux de Pierre-Olivier-Joseph Chauveau (*Charles Guérin*, 1846-1847), d'Honoré Beaugrand (*Jeanne la fileuse*, 1878), de Marie-Claire Daveluy (*Le Richelieu héroïque* [1940] et *La Sombre Année 1838 : Michel et Joseph dans la tourmente* [1942]) ainsi que de Louis Caron (*Le Canard de bois*, 1981). La professeure de l'Université Western en vient à cette idée de « voie de sortie » pour les écrivains du XX^e siècle :

Si ces récits offrent une représentation directe des Rébellions au centre de l'action, toujours est-il que le *vrai* patriote s'avère un *non-Patriote*, que ce soit par le biais de sa marginalité sociale, sa jeunesse, ou son refus d'affiliation politique. Cette façon d'éviter la mise en scène du Patriote, tout en le présentant, permet de contourner la confusion historique et idéologique entourant les Rébellions et leurs actants, tant du côté des leaders que de celui du peuple. Or, tout comme les fictions du XX^e siècle qui suppriment le Patriote historique pour proposer un Patriote encore plus patriotique, celles du XIX^e suppriment les Rébellions historiques pour mieux en parler²⁷.

26 Maurice Lemire, *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 220.

27 Marilyn Randall, « Plus patriote que ça... Fictions du Patriote 1837-1981 », *Voix et images*, vol. 26, n° 1 (2001), p. 536.

La gêne et le malaise face aux événements de 1837 et 1838, évoqués plus haut à travers la figure de Papineau, seraient donc évités par des fictions qui mettent en scène des patriotes apolitiques, dont les combats se déroulent à une autre hauteur que celle de la politique bas-canadienne.

Dans son étude de 2001, Randall ne traite que très peu de Louis-Joseph Papineau. Tout au plus évoque-t-elle un portrait particulièrement positif de l'homme politique dans le roman de Marie-Claire Daveluy, *Le Richelieu héroïque*, paru en 1940 chez Granger. On peut poursuivre sa réflexion en s'intéressant à la mise en récit ou en poème du personnage Papineau dans le riche corpus de Louis Fréchette. Chacun des genres pratiqués par Fréchette appelle-t-il une intégration différente de Papineau, c'est-à-dire selon des pratiques formelles distinctes ? Que devient la charge politique et révolutionnaire que représente Papineau ? Le processus d'intégration de l'homme politique est-il analogue à celui décrit par Marilyn Randall ? Met-il en scène un « personnage » Papineau dont on aurait neutralisé la charge politique, radicale, pour mieux en faire un personnage *dépolitisé*, comme ces personnages vraiment patriotes parce que non-patriotes historiques et apolitiques ?

La prise en compte et l'analyse des œuvres de Fréchette ne permettent certainement pas de déduire un nouvel invariant dans la fictionnalisation du politique Papineau, mais elles peuvent à tout le moins permettre de formuler quelques pistes de réflexion sur le maillage du politique et du littéraire canadiens-français au XIX^e siècle.

Le Papineau de Louis Fréchette : poésie

Depuis les années 1870, il y a, en concurrence avec l'enseignement clériconationaliste particulièrement intransigeant à ce sujet,

une véritable entreprise de restauration de la mémoire des Patriotes, à laquelle participe à sa façon la présentation, en 1880, des drames historiques de Louis Fréchette, *Papineau* et *Le Retour de l'exilé*. Même la souscription publique, en 1883, organisée au profit de la veuve de Lorimier et de ses deux filles, par [Laurent-Olivier] David, Fréchette et Honoré Beaugrand, propriétaire de *La Patrie*, n'échappe pas à cette fonction²⁸.

Le même David publie *Les Patriotes de 1837-1838* en 1884. Le contexte politique est également favorable : en 1891, Honoré Mercier, qui ne cache pas sa filiation avec le chef patriote, achète la toile de Charles Alexander Smith, *L'Assemblée des Six-Comtés*, afin d'orner un des murs de l'Assemblée législative. L'œuvre sera cependant refusée par son successeur, le conservateur Charles-Eugène Boucher de Boucherville, qui trouvera le sujet trop « révolutionnaire²⁹ ». Aussi, en 1895, on inaugure le monument Chénier au Square Viger de Montréal. Si *La Minerve* déplore, le lendemain de l'inau-

28 Jean-Paul Bernard, *Les Rébellions de 1837-1838*, *op. cit.*, p. 29.

29 Mario Béland, « Un destin inachevé : "L'Assemblée des six comtés" de Charles Alexander Smith », *Cap-aux-diamants*, n° 30 (1992), p. 32. L'œuvre sera « cachée » pendant presque cent ans avant de réapparaître au Musée national des Beaux-Arts du Québec au début des années 1990.

guration, que le but de cette œuvre soit de « se venger du clergé³⁰ », *La Patrie* est autrement enthousiaste : elle rappelle que quelques milliers de personnes — dont Amédée Papineau, « fils du grand tribun » — assistent à « cette fête de la nation », « cette apothéose tardive mais complète d'un des plus braves enfants du Canada français³¹ ». Le 11 avril 1894, au Monument-National, Louis Fréchette avait prononcé une conférence au profit de l'érection de cette statue.

Dans son édition du 25 octobre 1884, *La Patrie* relate la rencontre du Club National qui s'est déroulée, la veille, dans sa salle de rédaction. Fondé en 1875, ce club résolument partisan est une sorte de contrepoids au Club Cartier du conservateur Joseph-Adolphe Chapleau. Les libéraux Maurice Laframboise et Edmond Lareau l'animent³². À lire le compte rendu de *La Patrie*, on comprend rapidement que la réunion du 24 octobre s'inscrit parfaitement dans l'effort de valorisation des rébellions de l'époque : on remercie Laurent-Olivier David « qui s'est fait le défenseur dévoué de la mémoire de nos héros et le protecteur de leurs familles », Honoré Mercier et Laurent-Olivier David s'attaquent aux propos et au « livre infâme » de Maximilien Globensky³³. Louis Fréchette se lève « et récit[le] avec émotion sa pièce de vers intitulée *Papineau*³⁴ ». C'est ce poème, légèrement modifié, qu'on retrouvera dans l'édition définitive de *La Légende d'un peuple*, parue chez Beauchemin en 1908, sous le titre « Papineau I ».

Le second poème de ce recueil consacré à Papineau — « Papineau II » — paraît initialement dans *L'Opinion publique*, le 22 mars 1877. En première page de cette édition, on retrouve un texte de Laurent-Olivier David consacré à « L'assemblée de Saint-Charles ». Il s'agit d'un de ses textes de la série « Les hommes de 37-38 », matière première de son ouvrage qui paraîtra en 1884³⁵. Le poème de Fréchette est pour ainsi dire escorté par le souvenir d'un événement qui galvanise les foules et qui prédispose le lecteur à un héroïsme certain. Le poème est également présenté par Delta (Benjamin Sulte) :

Nous donnons à nos lecteurs les prémisses d'un volume de poésies que M. L.-H. Fréchette, le député de Lévis, doit publier ces jours-ci. [...] Le sujet, sans doute, était beau, les souvenirs de gloire, les idées de liberté et de patriotisme qu'évoque le nom de Papineau forment une source féconde d'inspirations. [...] Il appartenait au premier de nos poètes de consacrer la mémoire du plus grand de nos tribuns politiques. La poésie n'avait encore rien fait de digne de Papineau. C'est fait. On

30 Anonyme, « Monument Chénier », *La Minerve*, 26 août 1895, p. 2.

31 Anonyme, « Chénier. Le dévoilement de la statue », *La Patrie*, 26 août 1895, p. 1.

32 Voir, à ce propos, la fin du phénomène associatif et le début des clubs politiques, Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec. 1760-1895*, Montréal, Fides, 2000, p. 466-467.

33 On réfère sans doute à *La Rébellion de 1837 à Saint-Eustache : précédé d'un exposé de la situation politique du Bas-Canada depuis la Cession*, Québec, A. Côté et Cie, 1883.

34 Anonyme, « Les patriotes de 1837. Séance du Club National », *La Patrie*, 25 octobre 1884, p. 1. Pour plus d'information sur les publications successives des poèmes de Fréchette, voir Jacques Blais, *Répertoire analytique et bibliographique des poèmes de Louis Fréchette*, Québec, Codicille éditeur (CRILCQ Référence), 2014, p. 160-162.

35 Voir Jean Landry, « Laurent-Olivier David » [en ligne], *Dictionnaire biographique du Canada* [http://www.biographi.ca/fr/bio/david_laurent_olivier_15F.html].

lira et on relira ces vers grandioses, majestueux comme l'éloquence et la figure de Papineau, on les apprendra par cœur comme le *Drapeau de Carillon*, et on les chantera à nos fêtes patriotiques³⁶.

Le livre dont parle Delta est le recueil *Pêle-mêle*. Fantaisies et souvenirs poétiques, imprimé par Lovell la même année. Ce poème « Papineau », daté du 1^{er} janvier de la même année, est dédié à « son fils, Amédée Papineau », avec qui Fréchette a correspondu à plusieurs reprises³⁷. Ce sont ces deux poèmes auxquels nous nous attacherons ici, bien que *La Voix de l'exilé* (1868) intégrait déjà la figure de Papineau, et plus précisément celle de l'exilé, à laquelle s'associe Fréchette à Chicago³⁸. Ces poèmes représentent Papineau de manière tout à fait analogue.

Comme l'a bien vu Joanna Paluszkiewicz-Magner³⁹, Papineau est, dès le premier vers de « Papineau I⁴⁰ », assimilé à un homme politique romain et athénien. Il ressemble à « un Caton antique », selon Marcel Dugas, lecteur de Fréchette⁴¹. Il s'agit là, bien sûr, d'un lieu commun de cette poésie de jeunes gens formés dans les collèges classiques⁴², comme Papineau d'ailleurs⁴³. Marc-André Bernier a bien montré, dans ses travaux, l'importance des Anciens dans la rhétorique et la culture des patriotes⁴⁴. Louis-Georges Harvey écrira quant à lui : « La mythologie romaine et l'iconographie politique qui s'en inspire contribuent aussi à ce culte de la vigilance civique et à l'éclosion d'une culture politique aux allures républicaines⁴⁵. »

36 Delta [Benjamin Sulte], « Papineau et Fréchette », *L'Opinion publique*, 22 mars 1877, p. 134.
37 Ses lettres sont datées du 8 août 1877, 27 décembre 1883, 19 juillet 1885, 10 janvier 1886, 2 juillet 1886, et des 15 et 19 octobre 1886. Voir Louis Fréchette, *Littérature et politique mêlées*, textes choisis, établis, présentés et annotés par Jacques Blais, avec la collaboration d'Hélène Marcotte et la participation de Manon Brunet, à paraître chez Codicille Éditeur au cours de l'année 2015.

38 Voir, à ce propos, l'analyse de Joanna Paluszkiewicz-Magner, *art. cit.*

39 *Ibid.*, p. 369. Voir également, à ce propos, son analyse de *La Voix de l'exilé*.

40 Pour les poèmes « Papineau I » et « Papineau II », nous référons à l'édition de 1908 de *La Légende d'un peuple* (Louis Fréchette, *La Légende d'un peuple*, Montréal, Beauchemin, 1908).

41 Marcel Dugas, *Un romantique canadien. Louis Fréchette. 1839-1908*, Montréal, Beauchemin, 1946, p. 92.

42 Voir Claude Galarneau, *Les Collèges classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978, p. 177.

43 « Papineau et ses fils sont passés par le même type de collège, le même cours d'humanités gréco-latines. Si les citations latines du père et ses mentions de Juvénal, Caton, Hésiode, Suétone, Virgile, Tite-Live, Épicète, Épicure ou Démosthène sont trop fréquentes pour être documentées individuellement, les références à Sénèque, Homère et Cicéron définissent bien son intérêt soutenu pour la philosophie » (Yvan Lamonde et Frédéric Hardel, « Lectures domestiques, d'exil et de retraite de Louis-Joseph Papineau [1823-1871] », dans Yvan Lamonde et Sophie Montreuil [dir.], *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 2003, p. 39).

44 Marc-André Bernier, « Patriotes et orateurs : de la classe de rhétorique à l'invention d'une parole rebelle », *Voix et images*, vol. 26, n^o 3 (printemps 2001), p. 498-515. Voir également Joanna Paluszkiewicz-Magner, *art. cit.*, p. 368.

45 Louis-Georges Harvey, « Rome et la république dans la culture politique des Patriotes », dans Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot (dir.), *La Culture des patriotes*, Québec, Septentrion, 2012, p. 150.

Ainsi, dans la poésie du milieu de la décennie 1830 répertoriée par James Huston, Papineau était déjà considéré comme la « foudre de la tribune⁴⁶ » ; son « bras armé fut l'effroi des tyrans » et il « sait par son éloquence/Rompre au sénat les projets des méchants⁴⁷ ». L'image de Jupiter, de la foudre et de son égide émaillent les discours littéraires et politiques consacrés à Papineau : Napoléon Aubin va même jusqu'à surnommer Papineau le « Jupiter tonnant ». Louis Fréchette reprend à son tour ce champ lexical dans « Papineau I » : « Quarante ans, sans faiblir, au joug de l'opresseur/Il opposa ce poids immense, sa parole/Il fut tout à la fois l'égide et la boussole ». (v. 8-10) Aussi : « Quarante ans il tonna contre la tyrannie » (v. 5) ; « O les persécuteurs arrogants et serviles,/Fauteurs intéressés de discordes civiles,/Comme il vous foudroyait de son verbe éclatant! » (v. 21-23) De même, dans « Papineau II » : « Il vivait seul, laissant ses mains octogénaires,/Qui des forums jadis remuaient les tonnerres,/Viellir en cultivant des fleurs! » (v. 16-18) Sans compter les derniers vers du poème : « Il fut toute une époque, et longtemps notre race/N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse. » Le temps des héros romains vient pour ainsi dire doubler le temps bas-canadien, comme si le poète trouvait là un fondement pour ancrer la courte histoire de son peuple dans un temps quasi mythique. La volonté d'allonger les racines du pays, trop courtes, était courante chez les créateurs bas-canadiens du XIX^e siècle, comme l'a bien montré Gérard Bouchard dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*⁴⁸. La vie de Papineau s'est déroulée à une certaine hauteur : celle du Panthéon. Le poème doit pallier la jeunesse du pays laurentien. Cela dit, le phénomène déborde largement le seul Bas-Canada : dans les sociétés révolutionnaires américaine et européenne des XVIII^e et XIX^e siècles, les références à l'Antiquité romaine sont constantes. Déjà, Karl Marx l'avait bien vu dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, tout comme, plus tard, Hannah Arendt dans *De la Révolution* :

S'ils [les hommes des révolutions] se tournaient vers les Anciens, c'était parce qu'ils découvraient en eux une dimension que la tradition n'avait pas transmise — ni la tradition des coutumes et des institutions ni la grande tradition de la pensée occidentale. [...] Et malgré toute leur rhétorique occasionnelle sur la gloire d'Athènes et de la Grèce, la République romaine et la grandeur de son histoire demeurait leur grand modèle, leur grand précédent, comme elle l'avait été avant eux pour Machiavel⁴⁹.

La vie de Papineau a été très longue, ce qui a permis à Fréchette de reprendre un autre *topos* romain, renforçant ainsi l'appartenance du tribun à un autre temps. Il s'agit du *topos* de l'*otium*, de l'homme politique romain retiré de la vie publique. Pendant son « séjour forcé » en France (1839-1845), Papineau lui-même s'y conformera,

46 Anonyme, « 1834. Chant patriotique », dans James Huston, *Le Répertoire national ou Recueil de littérature canadienne*, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 249.

47 Anonyme, « 1834. La liberté, la patrie et l'honneur », dans *ibid.*, p. 238.

48 Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001 [2000], p. 33-34 et 117.

49 Hannah Arendt, *De la Révolution*, traduction par Marie Berrane avec la collaboration de Johan-Frédéric Hel-Guedj, dans *L'Humaine Condition*, Paris, Gallimard (Quarto), 2012, p. 507.

dans une certaine mesure, en reprenant le geste du politique en exil qui écrit l'histoire de son peuple⁵⁰. Chez Fréchette, ce *topos* est bien mis en relief dans une des « Réminiscences » qu'il fait paraître dans *Le Monde illustré* en 1900, où il relate sa visite, accompagné d'Alfred Garneau, au vieil homme qu'est devenu Papineau : « Je n'avais pas encore l'instinct du sculpteur mais j'avais inconsciemment le goût des belles lignes et je fus frappé par la majesté de cette tête au profil de médaille romaine. » Il ajoute ces vers du poème « Montebello », où Papineau est assimilé à Cicéron : « Pittoresque manoir, retraite hospitalière/Où Cicéron vaincu coula ses derniers jours⁵¹ ». Dans le poème « Papineau II », le contraste entre l'action et le repos à Montebello est puissant : « Avec ses souvenirs de gloire et de douleur,/ Il vivait seul, laissant ses mains octogénaires,/ Qui des forums jadis remuaient les tonnerres,/ Vieillir en cultivant des fleurs ! » (v. 15-18)

Cette retraite du « Cicéron vaincu » rappelle, du même souffle, l'immanence de sa mort. La dernière strophe de « Papineau I » le montre parfaitement :

O Papineau ! Bientôt disparaîtra la trace
Des luttes d'autrefois que dut subir notre race
Déjà sur un monceau de préjugés détruits,
De tes combats d'antan nous recueillons les fruits.
Mais, quel que soit le sort que l'avenir nous garde,
Ainsi qu'au temps jadis, debout à l'avant-garde,
À notre tête encore, ô soldat des grands jours,
Demain comme aujourd'hui, nos yeux verront toujours
— Que l'horizon soit clair ou que le ciel soit sombre —
Se dresser ton génie et planer ta grande ombre !

Les combats de Papineau n'ont pas été vains : ils ont laissé un « monceau de préjugés détruits ». La charge politique du poème n'est pas davantage déployée : aucune référence à la rébellion de 1837 ne vient appuyer le propos. Si les choses vont mieux, Fréchette, dans les derniers vers, ne présume pas de la suite, sinon pour dire que Papineau sera à la tête des armées futures, à la manière d'un étendard — le génie est « dressé » — qui jettera une ombre sur les choses et les hommes. On retrouve cette même image de l'ombre dans la biographie que Laurent-Olivier David consacre

50 À cette fin, Papineau copiera ou fera copier 6 000 pages tirées des archives du ministère de la Marine, à Paris. Dans un brouillon de lettre au ministre de la Marine, il écrit : « Il y a donc une œuvre de justice à accomplir : c'est de retirer de l'oubli quelques noms français et canadiens, c'est d'en réhabiliter quelques-uns qu'une censure imméritée, ce me semble, a atteints, parce que le blâme s'attache si facilement au malheur, que trop souvent on l'a accusé seulement pour n'avoir pas effectué l'impossible » (28 mai [?] 1843, dans *Lettres à divers correspondants*, texte établi et annoté par Georges Aubin et Renée Blanchet, avec la collaboration de Marla Arbach, introduction par Yvan Lamonde, Montréal, Varia, 2006, t. 1, p. 527). À propos de l'histoire à Rome, François Hartog écrit : « [L]ongtemps l'affaire des seuls sénateurs, l'histoire est cette activité sérieuse vers laquelle on se tourne quand on a quitté la politique ou quand elle vous a quitté. Ainsi firent Salluste ou même Tacite. Classée du côté de l'*otium*, elle est néanmoins plus "utile" que l'activité (*negotium*) de beaucoup, comme voudrait en persuader et d'abord s'en persuader Salluste » (François Hartog, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Gallimard, 2005, p. 50).

51 Louis Fréchette, « Réminiscences. Papineau. VI », *Le Monde illustré*, 16 juin 1900, p. 98-99.

à Papineau en 1876⁵², laquelle a sans doute constitué l'une des principales sources d'inspiration de Fréchette. À propos des dernières années de l'homme politique, David écrivait :

Deux ou trois fois seulement, il a consenti à rompre le silence pour parler en public, une fois au Cabinet de Lecture Paroissial où il fit un magnifique éloge des prêtres du séminaire de St-Sulpice et, quelque temps après, à l'Institut Canadien. On était venu de tous côtés pour l'entendre parler, les jeunes gens surtout étaient accourus pour applaudir, au moins une fois l'homme dont la parole avait si profondément impressionné leurs pères. Sans doute ce n'était plus l'orateur d'autrefois, mais que de force encore dans cette voix affaiblie ! que de grandeur dans cette ombre d'un passé à jamais glorieux⁵³ !

Inutile de remonter à *La République* de Platon pour comprendre que l'ombre est, même dans le poème de Fréchette, une réalité dégradée, furtive, presque spectrale. On le constate plus clairement dans « Papineau II », où les *topoi* gréco-romains sont toujours là, mais laissent voir également l'envers du temps mythique : la ruine, le débris, les constructions dont il ne reste que des traces, fragiles. Papineau y est « comme un monument du passé » (v. 6), il est ce « débris glorieux de nos grandeurs passées » (v. 44). Il y a même quelque chose comme du saccage, ici : « Il dormait dans l'oubli, gigantesque statue/Arrachée à son piédestal ! » (v. 29-30)

La grandeur de Papineau est donc déjà entamée, menace d'être ruinée. Ces images qui se multiplient dans les poèmes de Fréchette participent d'une sorte de double régime de la ruine⁵⁴, que nous avons identifié ailleurs, dans des textes littéraires de la même période, chez Arthur Buies et chez Hector Fabre, notamment⁵⁵. Le grandiose et le monumental, qui pourraient être à l'usage des contemporains, sont déjà ruinés, déconstruits. L'image de Papineau, dans le poème de Fréchette, participe de ce régime : l'homme politique est à la fois grandiose mais est déjà réduit à l'état de débris d'un temps ancien qui n'existe plus.

Le passé des grands discours sur les *bustings* et des rébellions de 1837 et 1838 réapparaît pourtant, à la dixième strophe de « Papineau II », dans une sorte d'hypotypose et de baroud d'honneur. Une « immortelle phalange au courage vaincu » passe devant les yeux du vieillard Papineau. C'est la reprise de 1837. Un cortège plus ancien que lui-même et de son temps, sorte d'armée spectrale de l'Antiquité, défile sous ses yeux :

52 Selon Joanna Paluszkiewicz-Magner, faire « planer la grande image de Papineau » sur ses écrits est un « cliché du discours de l'époque » (Joanna Paluszkiewicz-Magner, *art. cit.*, p. 368).

53 Laurent-Olivier David, « Louis-Joseph Papineau », *Biographies et portraits, op. cit.*, p. 31.

54 Voir, aussi à ce propos, Gérard Bouchard, « Arthur Buies : un faux radical ? », *La Pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2004, p. 61-67.

55 Voir Jonathan Livernois, « Le paradoxe de la ruine neuve dans les *Chroniques* d'Hector Fabre », dans Ivan Carel et Samuel Mesli (dir.), *Hector Fabre*, Montréal, VLB éditeur, 2011, p. 100-109.

Il regardait passer, dans un songe extatique,
Tous ces héros d'un jour sortis d'un moule antique
Immortelle phalange au courage invaincu
Qu'il commandait jadis ; et, la main sur l'histoire,
Il comptait, l'âme en deuil, les compagnons de gloire
Auxquels il avait survécu.

Mais l'armée disparaît aussitôt. Tout sombre à la strophe suivante, comme si le temps repartait en 1838 :

Puis la scène changeait. Insondable mystère
Qui fait presque toujours succéder sur la terre
Aux triomphes d'hier les revers d'aujourd'hui, -
Sur des débris fumants, gémissante et meurtrie,
Comme un spectre livide, il voyait la Patrie,
Pâle, se dresser devant lui !...

Au « monceau de préjugés détruits » de « Papineau I » succèdent des « débris fumants ». Le grandiose est mis à mal par la ruine. Il faut porter une attention particulière à la comparaison de l'avant-dernier vers de cette strophe : la patrie est comme un « spectre livide ». Cette personnification est en droite ligne avec la poésie de Cicéron⁵⁶. Et cette image du spectre est tout à fait typique de la littérature du XIX^e siècle. Comme le note à juste titre Jean-François Hamel dans *Revenances de l'histoire*, elle est directement liée au régime d'historicité de la période :

Le régime d'historicité de la modernité est spectral précisément en ce qu'il sait à la fois l'importante vitale du revenant — il y a quelque chose qui passe malgré le trépas, qui persiste au-delà des ruptures et qu'on cherche à désigner par les notions d'hérédité, de tradition, de culture, de mentalité, d'héritage, d'inconscient — et les risques mortels de sa révocation — il y a toujours des limbes où le mort résiste et travaille, se répète peut-être, au point de ventriloquer les vivants qui n'en reconnaissent pas l'obscur survivance. Si les répétitions spectrales font époque, c'est que la diction et la fiction de notre temps affrontent inlassablement l'expérience de ce qui revient et fait retour. Michel de Certeau avait sans doute raison de considérer les poétiques de l'histoire de la modernité comme le symptôme d'un deuil inachevé, peut-être inachevable⁵⁷ [...].

Le caractère spectral du régime moderne d'historicité est bien affirmé en contexte canadien-français, dans la mesure où l'inachèvement — des rébellions de 1837-1838, par exemple — est en filigrane d'un grand nombre d'œuvres littéraires de la fin du XIX^e siècle, malgré la volonté générale de dissimuler ce ratage sous un « monceau de préjugés détruits ». Jean Larose, dans une excellente lecture de « La promenade de trois morts » (1862) d'Octave Crémazie, le dit bien : on trouve en abondance, dans la littérature québécoise, « les images de la vie canadienne-française comme

56 À propos de l'influence du néocicéronianisme, voir Marc-André Bernier, *art. cit.*, p. 510 et suiv.

57 Jean-François Hamel, *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Éditions de Minuit, 2006, p. 16.

ensevelissement, et du Canadien français lui-même comme spectre, mort-vivant, squelette ou, sous des formes atténuées, humain inachevé, incomplet ou infirme — quelque part entre le pas-encore né et à l'à-moitié-mort⁵⁸. Cette fois, chez Fréchette, c'est la Patrie qui est comme un « spectre livide ».

Comment interpréter cette image ? Et quelle est cette « patrie » ? S'agit-il de celle d'hier, défaite et morte en 1837 ? Se distingue-t-elle de celle d'aujourd'hui ? Est-elle assimilable au peuple, celui qui s'incarnait dans la figure de Papineau dès les premiers vers de « Papineau I » ? Si tel est le cas, ce peuple se retrouve bel et bien mort, enterré avec Papineau. Relisons l'avant-dernière strophe de « Papineau II » : « C'est presque un peuple entier qui dort là ; car celui/Qui mit sur Papineau la dalle mortuaire/Avait enveloppé dans le même suaire/Tout un passé mort avec lui ! »

Suivant une sorte de courbe parabolique, la mise en poème de la figure de Papineau passe du grandiose romain à la ruine puis au tombeau. Emporte-t-il le peuple avec lui, sorte de « spectre livide » qui n'existe plus qu'à travers son inachèvement ? Se dessine pourtant une voie de sortie à la toute dernière strophe du poème, si tant est que le peuple puisse être autre chose que ce « spectre livide » prisonnier d'un passé à moitié mort : « Courbons-nous devant ce preux des jours anciens !/S'il ne partagea point nos croyances augustes/N'oublions pas qu'il fut juste parmi les justes,/Et le plus grand parmi les siens ! » Tout à coup, le « nous » se détache du tribun, le laisse seul dans sa tombe. Tout à coup, la religion non partagée vient briser la symbiose entre l'homme et le peuple, rédimé à la toute fin du poème. L'achèvement, raté, redevient individuel ; il ne saurait se répercuter sur le peuple. Encore une fois, Fréchette s'inspire des « intéressantes biographies de [son] ami L.-O. David⁵⁹ » :

Nous venons d'entendre le récit de ses derniers moments et de ses funérailles. C'est froid comme le marbre de sa tombe. Nos traditions religieuses n'étaient pas là ! Il aura manqué à l'illustre défunt d'avoir été la personnification de la foi de ses compatriotes comme il l'a été de leur patriotisme. Mais prenons garde d'être plus sévères que Dieu envers ceux dont la vie a été bonne, morale, utile à la société, pleine d'honneur et de dignité⁶⁰.

Papineau est isolé de son peuple. Ruines et grandeur antique ; images spectrales et ombrages : la grandeur initiale de l'homme politique est réduite à la solitude de sa tombe. Est-ce là une façon d'en finir avec sa charge politique ? Chose certaine, la courbe descendante qui mène au tombeau enterre un peuple — celui de 1837 — et en libère un autre, au tout dernier moment. Le grand homme n'est plus politisé parce que désormais séparé de sa communauté. Constate-t-on la même séparation de la communauté et du politicien (presque) mécréant dans *Papineau* (1880) ?

58 Voir Jean Larose, « De quelques vers en germe chez Octave Crémazie », *L'Amour du pauvre*, Montréal, Éditions du Boréal, 1998 [1991], p. 149.

59 Louis Fréchette, *Mémoires intimes*, texte établi et annoté par George A. Klinck, préface de Michel Dassonville, Montréal, Fides, 1961, p. 119.

60 Laurent-Olivier David, *Les Deux Papineau*, Montréal, Eusèbe Sénécal et fils imprimeurs, 1896, p. 35.

Le Papineau de Louis Fréchette : drame historique

Présenté en 1880 à l'Académie musicale de Montréal, l'une des salles les plus prestigieuses de l'époque⁶¹, *Papineau* de Louis Fréchette connaît un franc-succès. Selon Jean-Marc Larrue :

[À] une époque où le théâtre canadien était relégué au rang de sous-produit sans intérêt, Fréchette parvint à remplir la plus grande salle canadienne durant sept représentations consécutives. Paul Dumas, l'interprète mémorable du rôle de Papineau, n'avait donc pas tout à fait tort quand, le soir du 11 juin 1880, il « saluait [là] les premiers pas du Canada dans l'art dramatique. » Cette affirmation triomphale apparaît aujourd'hui exagérée, mais à l'époque, elle faisait l'unanimité. *La Patrie*, à laquelle Fréchette collaborait, ne tarissait évidemment pas d'éloges pour le dramaturge⁶².

Quel est le fil narratif de cette pièce ? William Chapman, dans *Le Lauréat*, n'y va pas par quatre chemins pour attaquer le poète qui se fait dramaturge : « *Papineau*, dont toute l'intrigue a été prise dans *Les Anciens Canadiens* de M. de Gaspé, et dans lequel l'histoire est atrocement faussée⁶³. » Il est vrai que les deux histoires sont analogues : Rose Laurier, que son frère George (sans « s », comme George-Étienne Cartier), considère telle une « Romaine qui s'est exaltée en voyant les maux de sa patrie⁶⁴ », et James Hastings, l'ami anglais de retour de voyage, sont des amoureux séparés par les troubles et par leur nationalité respective. Ils se retrouvent à la toute fin du drame, après une série de renversements spectaculaires. Contrairement au dénouement des *Anciens Canadiens*, leur union survivra et sera même scellée par la figure paternelle de Papineau, qui passe la frontière étatsunienne pour y vivre en exil.

Tout au long de la pièce, l'homme politique est magnifié : dès la première scène, George dit à son ami Hastings, tout en reconnaissant que Papineau ne voudrait pas prendre les armes mais qu'il pourrait être débordé par des plus radicaux : « Louis-Joseph Papineau, c'est O'Connell et Washington fondus en un seul homme, mon ami : et s'il avait la scène européenne pour théâtre, il étonnerait le monde par son éloquence et la sublimité de son caractère ! » (P, 9) La veille de l'Assemblée

61 « En 1874, la construction, rue Victoria, de l'Académie de musique (1800-2100 places), qui ravira bientôt au théâtre Royal de la rue Côté (Royal-Côté) son titre de prestige, marque le début de l'ère des grands théâtres modernes » (Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques [dir.], *La Vie littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, t. 4, p. 166).

62 Jean-Marc Larrue, « Les créations scéniques de Louis-Honoré Fréchette : juin 1880 » [en ligne], *Recherches théâtrales*, vol. 7, n° 2 (1986) [<http://journals.hil.unb.ca/index.php/TRIC/article/view/7391/8450#3>].

63 William Chapman, *Le Lauréat. Critique des œuvres de M. Louis Fréchette*, Québec, Léger Brousseau éditeur, 1894, p. 298-299. Voir également Paul Wyczynski, « Louis Fréchette et le théâtre », *Le Théâtre canadien-français. Évolution-témoignages-bibliographie*, Montréal, Fides, 1976, p. 144, et Reine Bélanger, « Papineau » [en ligne], dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1978, t. 1 [http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?id=00506&cv=00&qid=sdx_q0].

64 Louis-Honoré Fréchette, *Papineau. Drame historique canadien en quatre actes et neuf tableaux*, Montréal, Chapleau & Lavigne imprimeurs, 1880, p. 11. Désormais P.

des Six-Comtés, le personnage du patriote Dulac ne lésine pas non plus sur les qualificatifs :

Papineau, voyez-vous, c'est point permis de pas savoir ce que c'est. Un homme que les enfants à la mamelle crient hourrah pour lui depuis le fin bout du Canada jusque dans l'Amérique ! Un homme qui peut prendre tous les chouayens comme ça dans sa main, et en faire une bouillie que les chats cracheraient pas dessus !... Ils veulent le mettre en prison à ce qu'il paraît... Sapré batiscan d'un manche de pipe ! qu'ils essaient donc de le prendre !... Ils ont déjà fait ce qu'ils ont pu d'abord. Ils l'ont couru, guetté, épié. Cerné dans tous les coins du pays, pas d'affaires !... Ils ont essayé de faire sauter sa maison, bernique !... C'est eux autres qui ont sauté !... Ils ont tendu des pistolets à trappe dans sa valise, je t'en fiche ! c'est un voleur qui a reçu le coup !... Ils l'ont fait coucher sur un lit à bascule là ouisque qu'il y avait un plancher tout couvert de lames de rasoir, comme dans les contes [...] Il est marqué du bon Dieu, entends-tu, cet homme-là. Il est né pour donner la liberté à son pays et il la donnera, d'une façon ou d'une autre. (P, 28)

Ces différents attentats n'ont rien de réel : que des histoires, reprises par Fréchette dans ses *Mémoires intimes*, racontées par des hommes du temps⁶⁵, et qui accentuent le caractère providentiel de l'homme politique. Se profile une sorte d'image christique, bien vue par Joanna Paluszkiwicz-Magner⁶⁶ qui évoque en ce sens quelques exemples. D'abord, Fréchette fait vivre à Papineau l'épisode des enfants, relaté par Matthieu dans le *Nouveau Testament* : « Ne savez-vous pas que le Christ a dit : Laissez venir à moi les petits enfants ? » (P, 33) Plus loin, devant le complot fomenté par le traître Camel pour tuer Papineau, Rose s'écrit : « Plus tard, si jamais cela peut servir leurs convoitises, ils invoqueront le souvenir des Patriotes ! Ils se réclameront du nom de Papineau, — le juste qu'ils vendent aujourd'hui pour les trente deniers d'Isariote ! » (P, 43)

D'un point de vue politique, Papineau est bel et bien l'homme de la situation : le discours du premier acte que lui fait tenir Fréchette ressemble à ceux qu'il a réellement prononcés dans les assemblées publiques pendant le printemps, l'été et l'automne 1837. Fréchette anticipe même les positions continentalistes⁶⁷ de l'homme politique, énoncées après les rébellions : « [C]e que je veux, c'est que, d'une manière ou d'une autre, sous un drapeau ou sous un autre, tous les peuples de ce continent vivent un jour la main dans la main dans la sainte fraternité du progrès matériel, intellectuel et moral !... » (P, 32) Aussi, le dramaturge, comme Laurent-Olivier David⁶⁸, choisit de reprendre la version du clan Papineau⁶⁹ à propos du départ de ce dernier le matin de la bataille de Saint-Denis : il serait bel et bien parti à la demande de Wolfred Nelson, qui cherchait à le protéger. Un long dialogue reproduit la scène : Papineau arrive sur les lieux pour se battre, Nelson cherche à le convaincre de s'en aller. Et, comme s'il prévoyait la suite de l'histoire — que Fréchette connaît, bien sûr :

65 Louis Fréchette, *Mémoires intimes*, op. cit., p. 120.

66 Joanna Paluszkiwicz-Magner, art. cit., p. 373.

67 Voir, à ce propos, Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, op. cit., p. 160-175.

68 Laurent-Olivier David, *Les Deux Papineau*, op. cit., p. 72-73.

69 Voir Louis-Antoine Dessaulles, *Papineau et Nelson. Blanc et noir... et la lumière fut faite*, Montréal, Des Presses de l'Avenir, 1848.

PAPINEAU. — Mes ennemis m'accuseront d'avoir fui.

NELSON. — Vos ennemis? Eh bien, montrez-vous grand comme les héros antiques ! Soyez patriote jusqu'au bout. Votre pays parle, monsieur Papineau, ne lui préférez pas la réputation. Un vrai patriote doit savoir sacrifier à la Patrie jusqu'au nom qu'il laissera dans l'histoire... Allons, partez ! (*P*, 75-76)

Il n'y a rien d'innocent dans ce dialogue : Fréchette a bien conscience de redresser quelques torts de l'Histoire. Le spectateur du drame se questionnera sur l'honnêteté de Nelson, du moins s'il se souvient que ce dernier a attendu onze ans après la bataille de Saint-Denis pour révéler la soi-disant « fuite » de son ancien ami Papineau. Fréchette en ajoute. Ces propos d'Hastings, à qui George demande s'il se méfie de Nelson, sont sans équivoque :

Non ; je ne soupçonne personne ; je ne veux rien soupçonner. Mais, George Laurier, écoute bien ceci ; je ne désire pas être un oiseau de mauvais augure, mais Dieu veuille [*sic*] que les hommes qui vous entraînent aujourd'hui dans ce que j'appelle une folie, et qui sont certainement de bonne foi dans le moment, soient toujours dignes de la confiance que vous avez en eux ! (*P*, 40)

À première vue, donc, le drame *Papineau* est une relecture patriotique, enthousiaste, sans ambiguïté, participant du mouvement de restauration de la mémoire des patriotes qui a cours dans les vingt-cinq dernières années du XIX^e siècle. On comprend qu'un personnage comme Jules-Paul Tardivel dénonce la pièce : « M. Fréchette a voulu glorifier l'épisode le plus triste et le plus regrettable de notre histoire, remettre en honneur des idées dangereuses, des doctrines subversives, et surtout réhabiliter un homme sans patriotisme, sans principes, sans religion, un démagogue qui ne fut pas même un révolutionnaire⁷⁰. » Il y a pourtant quelque chose qui se dégonfle tout au long du drame, créant un décalage étonnant entre la construction de l'identité héroïque, voire christique de Papineau, et ses prétendues prises de position. Marcel Dugas, dans *Un romantique canadien*, croit que le personnage n'est pas à la hauteur de l'homme politique :

Dans son drame, Fréchette nous en fournit une image qui choque par son extravagance, et nous souscrivons au jugement de M. Pascal Poirier qui parut alors dans *La Revue canadienne* : « M. Fréchette en fait une figure risible du commencement à la fin de sa pièce. » En effet, Papineau évoque plutôt, ici, l'idée d'un compère de comédie que d'un grand chef. Ses gestes, ses paroles, ses actes, sont grotesques et absurdes. Les autres personnages prêtent à la même critique⁷¹.

À la toute fin de la pièce, les personnages principaux se retrouvent à la frontière américaine, après la déroute de Saint-Charles. Papineau scelle non seulement l'union de James et de Rose, mais tient surtout des propos étonnants : les Anglais forment un grand peuple et « le jour n'est pas loin peut-être où l'Angleterre, mieux éclairée sur ce qui se passe ici, appréciera la justice de notre cause, et fera la réparation éclatante et généreuse » (*P*, 92). Il en remet :

70 Jules-Paul Tardivel, *Le Canadien*, 28 juillet 1880, p. 2.

71 Marcel Dugas, *op. cit.*, p. 258.

Nous n'aurons pas conquis d'un seul coup toutes les libertés que nous avions rêvées ; mais le grand cri de la protestation est jeté. L'Angleterre l'a entendu ; et elle nous rendra justice. Degré par degré, sans secousse et sans conflit, ce vaste et riche territoire que nos pères ont découvert et colonisé brisera peu à peu les liens qui le tiennent en tutelle ; et, avant qu'il soit un demi-siècle peut-être, notre jeune nation s'épanouira libre et puissante au grand soleil de l'indépendance. (P, 93)

Le propos du « personnage » Papineau, propulsé dans le contexte de 1880, n'a rien pour inciter à la révolte. Laurent-Olivier David, dès avant la première de la pièce, avait averti ses lecteurs de *L'Opinion publique* : « [T]out le monde y sera, car personne n'aura à craindre que ses sentiments moraux et politiques soient blessés, le conservateur comme le libéral pourra y conduire son fils et la mère sa fille⁷². » Rien de très menaçant, en effet. Et comment qualifier l'indépendantisme dont parle le personnage de Papineau, dans la mesure où cette indépendance serait tributaire d'une sorte d'« étapisme » sans violence — tout le contraire d'une rébellion — et de la décision de l'Angleterre ? De quoi sera faite l'indépendance si le mariage entre James Hastings et Rose Laurier en est le présage ? Cette dernière le dit bien :

Que nos deux races vivent dans l'union et la concorde, et nous réaliserons par l'harmonie ce que nous n'avons pu obtenir par les armes. Le Canada sera libre un jour ; et les Canadiens de toutes les origines vénéreront la mémoire du conquérant de nos libertés, du grand Papineau, proscrit aujourd'hui, mais que l'avenir nommera la plus belle figure de notre histoire politique.

Cette prise de parole du personnage-tribun a surpris plus d'un spectateur, d'Olivar Asselin à François Ricard. Ce dernier s'interroge, en 1974, sur le phénomène de réédition de plusieurs œuvres de Fréchette qu'il considère inégales. Il écrit, à propos de *Papineau* : « Et devant les nouveaux amants, voici Papineau, le chef des Patriotes, qui au lieu de pleurer sa défaite, s'enflamme d'une mystique ardeur fédérale et annonce, dans une vision prophétique, le règne prochain de la bonne entente⁷³ [...]. » Le constat était le même, soixante-dix ans plus tôt, chez Olivar Asselin. Ce dernier assista, en octobre 1905, à la reprise de la pièce, qui n'eut pas le succès escompté. Il écrivit, après avoir relu *l'Histoire de l'insurrection* de Papineau : « C'est le contraste entre le jugement que le grand patriote portait sur la bureaucratie et le gouvernement anglais, à tête reposée, deux ans après Saint-Charles, et le discours final que M. Fréchette lui prête dans la deuxième édition de son drame⁷⁴. » Il y va de commentaires acerbes :

La licence se double d'une lâcheté quand sous prétexte de travailler à l'union des races, mais en réalité pour flagorner basement un homme politique dans la conscience duquel la voix de Papineau retentirait trop douloureusement, on substitue à la dénonciation de l'oligarchie, sur les lèvres d'un patriote, un « speech » glycérimé qui vous fait l'effet d'un clystère. N'était-ce pas assez à

72 Laurent-Olivier David, « "Papineau" et "Le retour de l'exilé" », *L'Opinion publique*, 20 mai 1880, p. 242.

73 François Ricard, « Notre contemporain Fréchette », *Liberté*, vol. 16, n° 4 (1974), p. 131.

74 Olivar Asselin, « Deux Papineaux [sic]. Celui de l'histoire et celui de M. Fréchette », *Le Nationaliste*, 29 octobre 1905, p. 1.

M. Fréchette de nous avoir donné tout le long de sa pièce un Papineau ridicule, la bouche pleine de mauvais discours de Saint-Jean-Baptiste ? Pourquoi avoir fait à sa mémoire l'insulte de le représenter, au tomber du rideau, acceptant un sauf-conduit anglais avec des transports d'éloquence loyaliste, devant ses partisans voués à la déportation ou à l'échafaud⁷⁵ ?

Qui est cet homme politique que Fréchette voudrait « flagorner bassement » ? Tout porte à croire qu'il s'agit du premier ministre canadien de l'époque, Wilfrid Laurier, qui aurait assisté à la reprise de la pièce⁷⁶. Fréchette, l'ancien contempteur de la Confédération, s'est-il assagi ? En 1867, installé à Chicago, Fréchette était annexionniste ; en 1901, il le déclarera de nouveau devant un auditoire américain⁷⁷. Cela ne l'empêchera pas d'être député libéral de Lévis aux communes de 1874 à 1878. Jacques Blais résume son engagement, même s'il faudrait sans doute adoucir quelque peu son soi-disant « rougisme » :

Après avoir vainement tenté, de 1864 à 1867, de faire échouer le projet d'union des colonies britanniques de l'Amérique du Nord, le Parti libéral ne réussit pas à s'emparer du pouvoir ni aux élections de 1867 ni à celles de 1871. Bien que très minoritaire, son aile radicale, héritière des Rouges des années 1840-1850, continuait de promouvoir une séparation réelle de l'Église et de l'État, la réforme des institutions politiques et le respect des libertés modernes. C'est au nom de ce carré d'irréductibles qu'intervient Fréchette, militant libéral, annexionniste et républicain, dont *La Voix d'un exilé* avait voué aux gémonies les artisans de la Confédération⁷⁸.

Mais il semble que Fréchette finisse par accepter de vivre avec la Confédération : comme le note Michel Dassonville dans son *Fréchette* (1959), la réédition et les variantes de la version de 1877 de *La Voix d'un exilé* (d'abord paru en 1868, et dont un exemplaire fut envoyé à Papineau qui écrira ensuite à son auteur pour l'en féliciter⁷⁹) témoigne d'un adoucissement du poète. C'est le 26 juin de cette même année que Wilfrid Laurier redéfinit le libéralisme canadien lors d'une célèbre conférence prononcée au Club Canadien de Québec. Comme Fréchette⁸⁰, il rappellera alors que le catholicisme et le libéralisme sont conciliables. Il montrera également que sa conception du libéralisme est ancrée dans « la terre classique de la liberté », l'Angleterre, plutôt que du côté de l'Europe, où « l'histoire de la liberté est écrite en caractères de sang, dans les pages les plus navrantes que contiennent peut-être

75 *Id.*

76 Voir les propos de Jacques Blais dans Louis Fréchette, *Satires et polémiques I*, édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (BNM), 1993, p. 120.

77 *Ibid.*, p. 118.

78 Jacques Blais, « Introduction », dans *ibid.*, p. 17.

79 Voir, de Louis-Joseph Papineau, sa lettre à Louis Fréchette, 26 décembre 1868, dans *Lettres à divers correspondants*, texte établi et annoté par Georges Aubin et Renée Blanchet, avec la collaboration de Marla Arbach, Montréal, Varia, 2006, t. 2, p. 293-300.

80 « [I] voulait aussi démontrer, à l'encontre du dogme ultramontain, que l'on pouvait être en même temps catholique et libéral » (Jacques Blais, « Introduction » dans Louis Fréchette, *Satires et polémiques I*, *op. cit.*, p. 21).

les annales du genre humain⁸¹ ». On dirait presque c'est le Papineau de Fréchette qui parle. Ce dernier n'hésitera pas, non plus, à faire appel à Wilfrid Laurier et à lui rappeler sa foi libérale afin d'obtenir un emploi auprès du nouveau premier ministre du Québec, Honoré Mercier, en décembre 1887: « Quand même je n'aurais pas fait tant de luttes, quand même je n'aurais pas gagné un comté pour les deux Chambres au parti libéral, je crois avoir fait assez connaître le pays en France pour mériter quelque chose. Et je suis si peu ambitieux. La moindre situation qui pût me mettre à l'abri du besoin me suffirait⁸². » Il sera finalement nommé greffier du Conseil législatif le 5 avril 1889.

Si Olivar Asselin a raison, le grand tribun et ses « “speech” glycélinés » sont donc partiellement instrumentalisés : ils donnent de fausses racines aux idées de Laurier, comme si l'échec de 1837 trouvait son « achèvement » dans le régime confédératif. Le récit se coule dans une stabilité que la rébellion de 1837 essayait justement d'ébranler. L'impression que 1867 constitue un palier supérieur (allons-y « degré par degré », dit le Papineau de Fréchette) par rapport à celui de 1837 permet de créer un faux sentiment de progrès qui évite de réfléchir à la rébellion comme quelque chose d'inachevé. Le Papineau de Fréchette est dépolitisé pour mieux être repolitisé à la manière d'un libéral nouveau genre, modéré, tel Wilfrid Laurier après 1877. Il y a tout lieu de croire que la défaite de 1837 s'étiole, dans le drame, au point de devenir une sorte de victoire en différé. François Ricard, perspicace, l'avait déjà remarqué en 1974⁸³ :

[L]a Défaite transformée peu à peu en illusion de victoire, au moyen d'un pacte paradoxal, que l'on croit conclu d'égal à égal avec un partenaire qui vient en réalité d'établir sa supériorité. Autrement dit, le vaincu sublime (et oublie) son propre échec, en s'identifiant au vainqueur. Il se pense ainsi épargné, alors qu'en fait il a déposé jusqu'à sa dernière arme : l'espoir de sa revanche. Il ne se sauve qu'en renonçant à sa propre existence, les morts, bien sûr, n'ayant jamais à porter l'amertume de la défaite. Ainsi, tout comme il a cessé de croire en l'urgence de la Rébellion, Fréchette a perdu foi en l'avenir des siens. D'où l'ambiguïté essentielle de ses propos, qui n'a d'égalé que celle des discours de son cousin Laurier⁸⁴...

Le Papineau de Fréchette : Mémoires

Dans une série de textes qui paraissent au cours de l'année 1900 dans *Le Monde illustré*, Louis Fréchette revient sur son passé d'enfant dans l'après-rébellion. Il y consacre de nombreuses pages à la figure de Papineau, à propos notamment de son retour d'exil, comparé à celui de Napoléon depuis l'île d'Elbe, et de l'enthousiasme

81 Wilfrid Laurier, « Le libéralisme politique », dans Ulric Barthe, *Wilfrid Laurier à la tribune. Recueil des principaux discours prononcés au parlement ou devant le peuple par l'honorable Wilfrid Laurier*, Québec, Turcotte et Ménard, 1890, p. 62.

82 Lettre du 24 décembre 1887 à Wilfrid Laurier, dans Louis Fréchette, *Littérature et politique mêlées*, op. cit. Voir également les lettres à Laurier du 16 janvier et du 1^{er} février 1888.

83 Lise Gauvin le notera aussi : « Fréchette : des quiproquos dramatiques à l'ironie du conteur », dans Clément Moisan (dir.), *Livres et auteurs québécois 1974. Revue critique de l'année littéraire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 338-348.

84 François Ricard, *art. cit.*, p. 132.

que cela a engendré dans la population. Son retour arrivait à point nommé car son étoile commençait à pâlir :

Tout cela créait une impression pénible, et l'idole de la nation commençait à descendre petit à petit de son piédestal, lorsqu'un cri, un cri immense et vibrant comme un clairon de victoire, un cri qui après avoir ébranlé ma petite poitrine de quatre ans, émeut encore mes souvenirs de vieillard, un cri retentit d'un bout à l'autre du pays, poussé jusqu'à notre humble canton par la grande voix populaire : « Papineau est revenu !⁸⁵ »

Fréchette donne ensuite à voir la reprise des hostilités de 1837, mais cette fois-ci comme une sorte de jeu entre enfants de Lévis. Le poète va même jusqu'à faire sauter une « bombe » qui causa quelques dommages à la maison d'un voisin anglais. Il écrit, à propos de ses batailles contre les petits Anglais de Lévis : « Que voulez-vous, c'était notre manière, à nous, de prendre notre revanche de Saint-Charles et de Saint-Eustache, sans compter les plaines d'Abraham⁸⁶ ! » La bataille nationale est non seulement rétrécie aux dimensions du jeu d'enfants, mais se résume également à la question de la langue. Cela semble être la principale conséquence de la Conquête.

Tout cela était anglais ; et pourtant nous étions français, nous ! Nous parlions français, nos livres étaient français, ils nous entretenaient de la France et de ses gloires ! Il fallait bien m'expliquer tout cela : le pays découvert et peuplé par la France : un Canada à nous, d'abord, un Canada français. Et puis la guerre, des guerres sans fin, des succès, des revers, d'inutiles résistances, et enfin la catastrophe dans une lutte suprême, là, juste en face de nous, sur ce vaste plateau aux monticules rebondis comme le corps d'un grand lion fatigué dormant au soleil⁸⁷.

Fréchette met l'accent sur la question de la langue française, plutôt secondaire, pourtant, dans la lutte de Louis-Joseph Papineau⁸⁸. Il est vrai que la sauvegarde et la défense de la langue, après l'Union et face à la crainte des Canadiens français d'être minoritaires, deviendront particulièrement importantes. Le contexte a changé. Il n'empêche que Fréchette ne dit mot des vexations coloniales et politiques autrefois dénoncées par Papineau. Le nationalisme politique semble avoir bel et bien cédé le pas au nationalisme culturel, et c'est sous cet angle que le mémorialiste se souvient de sa visite au palais législatif afin d'y voir à l'œuvre le grand Papineau. L'expédition depuis Lévis est épique pour le jeune Fréchette, qui affronte même les dieux les

85 Louis Fréchette, « Réminiscences I. Papineau », *Le Monde illustré*, 5 mai 1900, p. 2.

86 Louis Fréchette, « Réminiscences II », *Le Monde illustré*, 12 mai 1900, p. 18.

87 *Id.*

88 Bien qu'il était attaché à l'« esprit français », il est difficile de dire que Papineau combattait en tout premier lieu pour la survie de la langue française. Comme le notent Yvan Lamonde et Claude Larin : « Lors des enquêtes du Grand Jury sur les événements du 21 mai 1832, une controverse est provoquée sur la question de la langue dans l'administration de la justice. Très peu d'interventions de Papineau traitent spécifiquement de l'usage de la langue française. Ce discours de Papineau déclare que la langue ne doit pas devenir un facteur de dégradation des droits des habitants du pays et que la justice doit être administrée dans la langue locale » (*Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats, op. cit.*, p. 248).

plus menaçants. En effet, un Neptune de bois, qui s'avère être l'enseigne de l'Hôtel Neptune Inn (incendié en 1925), sur la côte de la Montagne, effraye l'enfant :

Or, dans une position qui me parut quelque chose comme celle du colosse de Rhodes, droit au-dessus de nos têtes, un terrible, un énorme, un gigantesque Neptune était là, atrocement peinturluré, couronne en tête et trident au poing, menaçant et tragique, comme un monstrueux démon posté là pour défendre le passage. Cette apparition étrange et soudaine me donna la chair de poule, et tout tremblant j'allais tourner les talons pour m'enfuir, lorsque mon père me dit : — N'aie pas peur, ce n'est rien, c'est le Jupiter.
Pour tout le monde à Québec, ce Neptune était un Jupiter, paraît-il⁸⁹.

Il est difficile de ne pas penser au « Jupiter tonnant » des poèmes de Fréchette, à ces images du dieu Papineau qui sauvait, autrefois, les Bas-Canadiens. Ici, le mythe sonne faux : non seulement le dieu est confondu avec une autre figure mythique (Neptune que l'on prend pour Jupiter), mais il effraye par son caractère grotesque et non plus par sa majesté ou par sa grandeur. Le climat est établi. D'autres débouloonnages sont à prévoir. Une fois au Parlement, Fréchette voit le grand tribun dans les banquettes de l'Assemblée législative :

J'avais été étonné déjà de voir mon héros en cheveux blancs, mais je le fus encore bien plus en l'entendant parler. Sa voix était vibrante, profonde et sonore, telle enfin que je me l'étais figurée ; mais chose qui confondit toutes mes notions, déconcerta toutes mes prévisions, Papineau parlait anglais ! Était-ce bien lui ? Ne rêvais-je pas ? J'étais renversé ! Papineau parler anglais me semblait une anomalie telle que je ne pouvais en revenir⁹⁰.

Comment expliquer ce revirement ? Est-ce à croire que l'homme a trahi ? Il y a bien là une déception, à la hauteur des attentes démesurées d'un enfant, du moins si l'on en croit les souvenirs d'un vieillard qui a vécu la minorisation de la langue française au sein du Canada. Papineau a laissé sa grandeur quelque part dans le passé.

La suite des souvenirs est à l'avenant. Dans ses textes du 26 mai et du 2 juin 1900, Fréchette retranscrit de grands extraits de la lettre que Papineau lui a envoyée à la suite de la parution de *La Voix de l'exilé*. Il ne manque pas de « mettre en contexte » et de repousser dans le passé l'enthousiasme du tribun. Le passage entre crochets a été retranché dans le texte du *Monde illustré* :

Mon cher Monsieur, nous sommes des conspirateurs flagrants et constants [contre la domination anglaise en Amérique; contre les douleurs et les hontes de n'être que des colons, perpétuellement soumis aux outrages et aux pillages décrétés contre nous par le parlement d'outremer, où nous ne sommes pas représentés.] Nous sommes de respectables révolutionnaires, qui flétrissons l'idée de servir le pays, par l'agence de sociétés secrètes, où l'or de Caïphe saura toujours faire pénétrer des Judas⁹¹.

89 Louis Fréchette, « Réminiscences. Papineau. III », *Le Monde illustré*, 19 mai 1900, p. 34-35.

90 *Id.*

91 Lettre à Louis Fréchette, 26 décembre 1868, dans *Lettres à divers correspondants*, t. 2, *op. cit.*, p. 296.

La semaine suivante, Fréchette avertit son lecteur : « Cependant, si respectables que soient les opinions exprimées dans ce curieux document, il ne faudrait pas les prendre toutes comme l'expression d'idées bien pratiques de nos jours. » Plus encore : « Pendant que le reste du pays évoluait, prenait une nouvelle orientation, lui était resté ancré en 1837, ou voguant le regard fixé sur la même étoile. C'était la vivante personnification d'un passé plein de gloire, mais destiné à disparaître comme le flot qu'emporte le flot⁹². » Nous voilà de retour près de la tombe. Elle n'est plus entrouverte.

Les mémoires de Fréchette réussissent à repousser Papineau là où il est le moins menaçant pour le peuple en paix de 1900 : dans la mémoire d'un vieillard qui a vu beaucoup d'eau couler sous les ponts. Un Papineau qui, dans l'intervalle, a été grandiose mais surtout décevant. La courbe parabolique que nous identifions dans les poèmes de Fréchette semble de nouveau s'imposer dans les souvenirs du personnage « Papineau ».

Conclusion

La production littéraire de Louis Fréchette a fait la part belle à Louis-Joseph Papineau. Dans chacun des cas, cette intégration s'est faite en accord avec ce que l'on constate partout dans le discours social québécois depuis 1848 : le politicien ne peut être rejeté de l'histoire du Québec mais est isolé, sa charge politique et révolutionnaire, neutralisée. Si, comme le montre Marilyn Randall, les romanciers n'ont pas parlé de la Rébellion historique pour mieux la représenter, peut-on croire que ce qu'on a constaté chez Fréchette, à savoir l'apolitisme de Papineau ou, du moins, son affadissement libéral, participe du même mouvement ? Chose certaine, les mises en récit et en poème de Papineau et des Rébellions donnent à penser que le libéralisme radical ne se taille une place dans le champ littéraire du XIX^e siècle qu'au prix d'un compromis majeur qui en affaiblit la charge politique au point de la rendre inoffensive.

Trois « stratégies » se sont dégagées au fil de l'analyse, donnant à voir une sorte de courbe parabolique : autant la figure de Papineau est magnifiée autant sa chute est brutale. L'homme politique engendre la déception au cœur du récit : le Papineau de Fréchette s'exprime en anglais et défend Albion ; le Papineau de Fréchette ne croit pas et sa tombe est froide comme le marbre. Les trois stratégies — qui peuvent certainement guider une étude plus large sur la fictionnalisation du révolutionnaire dans la littérature du XIX^e siècle au Canada français — permettent de construire une figure incertaine, ambivalente, décevante. Premièrement, on peut parler d'une *désolidarisation*, c'est-à-dire que Papineau, faisant corps avec le peuple, en est finalement isolé, sa personne étant séparée de la communauté, ici à cause de ses croyances religieuses. On a vu de tels procédés à l'œuvre dans les poèmes de Fréchette. Lucie Robert a aussi relevé cet étrange isolement du personnage éponyme dans le drame de Fréchette : « [L]e grand homme est la figure fondatrice de l'unité nationale. Toutefois, Papineau reste un chef isolé dans sa sphère, sans grand

contact avec ses hommes et encore moins avec le peuple⁹³. » Lucie Robert constate également que le mariage de Rose et de James constitue « une sorte de sublimation du conflit à l'origine des Rébellions. Nous avons donc ici la répétition d'une même structure fondamentale : à l'échec du programme collectif (les Rébellions) répond le succès d'un programme individuel qui agit comme une synecdoque et qui, par là, parvient à transformer une défaite en victoire⁹⁴ ». Deuxième stratégie : la *dépolitisation* du personnage suivie d'une *repolitisation* factice. On l'a surtout vue dans Papineau : tandis que le libéralisme se déleste de son bagage révolutionnaire, Papineau devient le parrain idéologique d'un Wilfrid Laurier, dont le patronyme est partagé, ne l'oublions pas, par les personnages principaux du drame. Dans ces circonstances, le fil de la Rébellion de 1837 à la Confédération est droit, tendu et continu. Dernière stratégie, qui court dans les poèmes et les mémoires de Fréchette : *le dessèchement rapide du souvenir*, repoussé très loin dans la tombe ou dans la mémoire d'un vieillard. L'allongement des racines que nous identifions plus haut permet de donner de l'ampleur à l'histoire du pays, mais elle peut aussi prendre la forme de ruines dont le sens n'est plus connu par les contemporains. Dans ces circonstances, la littérature intègre le politique, mais au prix de sa méconnaissance, voire son oubli. Rome peut rappeler Cicéron, mais également ces ruines que l'on commence à mettre en valeur, en Europe, en cette fin de XIX^e siècle.

La question a été rapidement évoquée en introduction mais demeure le pendant de la réflexion que nous venons de mener : que fait la littérature canadienne-française du corpus des textes de Papineau ? Après Papineau, personnage, que peut-on dire de Papineau, écrivain ? À cet égard, l'examen de la place accordée à Louis-Joseph Papineau dans les histoires littéraires révélerait déjà les tensions propres au discours littéraire quand vient le temps de négocier ses rapports avec le politique. Comment expliquer qu'on refuse partout, depuis au moins les biographies de Laurent-Olivier David, le statut d'écrivain à Papineau, mais qu'il se retrouve dans toutes ces histoires ? Cette intégration a-t-elle pour but de repousser les idées de l'homme à une époque où le cléric-nationalisme prévaut partout ? Mais comment expliquer que cette situation perdure après les années 1960 ? Ces questions trouveront réponse à travers une relecture des textes de Papineau et de leur charge politique, de même que par une réévaluation de leur littérarité. Le caractère heuristique de la démarche s'impose : en remontant le fil d'Ariane des histoires littéraires afin de voir de quelles manières et pour quelles raisons il y a eu exclusion, nous mettrons au jour les lents processus d'autonomisation de la littérature et les modalités d'affirmation des idéologies depuis le XIX^e siècle.

93 Lucie Robert, « L'art de transformer une défaite en victoire. La représentation des Rébellions dans le théâtre de Louis Fréchette », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 12, n° 1 (2003), p. 22.

94 *Ibid.*, p. 23.

Références

- ANONYME, « Chénier. Le dévoilement de la statue », *La Patrie*, 26 août 1895, p. 1.
- , « Monument Chénier », *La Minerve*, 26 août 1895, p. 2.
- , « Les patriotes de 1837. Séance du Club National », *La Patrie*, 25 octobre 1884, p. 1.
- AQUIN, Hubert, « *Histoire de l'insurrection au Canada* par Louis-Joseph Papineau. Introduction et commentaires d'Hubert Aquin », *Mélanges littéraires II. Comprendre dangereusement*, édition critique par Jacinthe Martel avec la collaboration de Claude Lamy, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995, p. 223-245.
- , « L'art de la défaite. Considérations stylistiques », *Liberté*, n° 37-38 (1965), p. 33-41.
- ARCAND, Denys, « 1837 à l'école », *Liberté*, n° 37-38 (1965), p. 131-139.
- ARENDT, Hannah, *De la Révolution*, traduction par Marie Berrane avec la collaboration de Johan-Frédéric Hel-Guedj, dans *L'Humaine Condition*, Paris, Gallimard (Quarto), 2012.
- ASSELIN, Olivar, « Deux Papineaux [sic]. Celui de l'histoire et celui de M. Fréchette », *Le Nationaliste*, 29 octobre 1905, p. 1.
- BÉDARD, Mylène, *Rhétorique et autoreprésentation : la pratique épistolaire des femmes en temps d'insurrections*, Thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2014.
- BÉLAND, Mario, « Un destin inachevé : "L'Assemblée des six comtés" de Charles Alexander Smith », *Cap-aux-diamants*, n° 30 (1992), p. 30-33.
- BÉLANGER, Reine, « Papineau » [en ligne], dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1978, t. 1 [http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.aspx?id=00506&cv=00&qid=sdx_q0].
- BERNARD, Jean-Paul, *Assemblées publiques, résolutions et déclarations de 1837-1838*, Montréal, VLB éditeur, 1988.
- , *Les Rébellions de 1837-1838 : les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal, Éditions du Boréal, 1983.
- BERNIER, François, *Étude analytique et critique sur la question de la "fuite" de Papineau de Saint-Denis, le 23 novembre 1837*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 1986.
- BERNIER, Marc-André, « Patriotes et orateurs : de la classe de rhétorique à l'invention d'une parole rebelle », *Voix et images*, vol. 26, n° 3 (printemps 2001), p. 498-515.
- BLAIS, Jacques, *Répertoire analytique et bibliographique des poèmes de Louis Fréchette*, Québec, Codicille éditeur (CRILCQ Référence), 2014.
- BOUCHARD, Gérard, *La Pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2004.
- , *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001 [2000].
- CHAPMAN, William, *Le Lauréat. Critique des œuvres de M. Louis Fréchette*, Québec, Léger Brousseau éditeur, 1894.
- DAVID, Laurent-Olivier, *Les Deux Papineau*, Montréal, Eusèbe Senécal et fils imprimeurs, 1896.

- , « “Papineau” et “Le retour de l’exilé” », *L’Opinion publique*, 20 mai 1880, p. 242.
- , « Louis-Joseph Papineau », *Biographies et portraits*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1876, p. 20-46.
- DELTA [SULTE, Benjamin], « Papineau et Fréchette », *L’Opinion publique*, 22 mars 1877, p. 134.
- DESBIENS, Marie-Frédérique, « Le centenaire des rébellions. “Des Patriotes au goût du jour” », dans Yvan LAMONDE et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *1937 : un tournant culturel*, Québec, Presses de l’Université Laval, 2009, p. 121-136.
- DESSAULLES, Louis-Antoine, *Papineau et Nelson. Blanc et noir... et la lumière fut faite*, Montréal, Des Presses de l’Avenir, 1848.
- DUGAS, Marcel, *Un romantique canadien. Louis Fréchette. 1839-1908*, Montréal, Beauchemin, 1946.
- FARLEY, Paul-Émile et Gustave LAMARCHE, *Histoire du Canada. Cours supérieur*, Montréal, Librairie des Clercs de Saint-Viateur, 1935.
- FECTEAU, Jean-Marie, « Lendemain de défaite : les rébellions comme histoire et mémoire », *Bulletin d’histoire politique*, vol. 7, n° 1 (1998), p. 19-28.
- FERRON, Jacques, *La Conférence inachevée. Le pas de Gamelin et autres récits*, préface de Pierre Vadeboncoeur, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, VLB éditeur, 1987.
- FRÉCHETTE, LOUIS, *Littérature et politique mêlées*, textes choisis, établis, présentés et annotés par Jacques Blais, avec la collaboration d’Hélène Marcotte et la participation de Manon Brunet, Québec, Codicille éditeur, à paraître en 2015.
- , *Satires et polémiques I*, édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne, Montréal, Presses de l’Université de Montréal (BNM), 1993.
- , *Mémoires intimes*, texte établi et annoté par George A. Klinck, préface de Michel Dassonville, Montréal, Fides, 1961.
- , *La Légende d’un peuple*, Montréal, Beauchemin, 1908.
- , « Réminiscences. Papineau. VI », *Le Monde illustré*, 16 juin 1900, p. 98-99.
- , « Réminiscences V », *Le Monde illustré*, 2 juin 1900, p. 67.
- , « Réminiscences. Papineau. III », *Le Monde illustré*, 19 mai 1900, p. 34-35.
- , « Réminiscences II », *Le Monde illustré*, 12 mai 1900, p. 18.
- , « Réminiscences I. Papineau », *Le Monde illustré*, 5 mai 1900, p. 2.
- , *Papineau. Drame historique canadien en quatre actes et neuf tableaux*, Montréal, Chapleau & Lavigne imprimeurs, 1880.
- GALARNEAU, Claude, *Les Collèges classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978.
- GAUVIN, Lise, « Fréchette : des quiproquos dramatiques à l’ironie du conteur », dans Clément Moisan (dir.), *Livres et auteurs québécois 1974. Revue critique de l’année littéraire*, Québec, Presses de l’Université Laval, 1975, p. 338-348.
- GIRARD, Rodolphe, *Florence. Légende historique, patriotique et nationale*, Montréal, s. é., 1900.
- GLOBENSKY, Maximilien, *La Rébellion de 1837 à Saint-Eustache : précédé d’un exposé de la situation politique du Bas-Canada depuis la Cession*, Québec, A. Côté et Cie, 1883.
- GREER, Allan, *Habitants et patriotes. La Rébellion de 1837 dans les campagnes du Bas-Canada*, Montréal, Éditions du Boréal, 1997.
- GROULX, Lionel, « Un débat parlementaire en 1849 », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 2, no 3 (1948), p. 375-389.

- , « Louis-Joseph Papineau » (1921), *Notre maître, le passé*, Montréal, Librairie Granger, 1937 [1924], p. 189-211.
- HAMEL, Jean-François, *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Éditions de Minuit, 2006.
- HARTOG, François, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Gallimard, 2005.
- HARVEY, Louis-Georges, « Rome et la république dans la culture politique des Patriotes », dans Charles-Philippe COURTOIS et Julie GUYOT (dir.), *La Culture des patriotes*, Québec, Septentrion, 2012, p. 141-156.
- , « Une Constitution pour l'Empire : sur les origines de l'idée fédérale au Québec, 1765-1815 », *Cahiers des dix*, n° 66 (2012), p. 25-54.
- , *Le Printemps de l'Amérique française*, Montréal, Éditions du Boréal, 2005.
- HUDON, Dominique, *Bibliographie analytique et critique des articles de revues sur Louis Fréchette (1863-1983)*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise, 1987.
- HUSTON, James, *Le Répertoire national ou Recueil de littérature canadienne*, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1.
- LAMONDE, Yvan, *Fais ce que dois, advienne que pourra. Papineau et l'idée de nationalité*, à paraître.
- , « Britannisme et américanité de Louis-Joseph Papineau à l'époque du deuxième projet d'Union (1822-1823) », *Cahiers des dix*, n° 66 (2012), p. 55-94.
- , *Histoire sociale des idées au Québec. 1760-1895*, Montréal, Fides, 2000.
- LAMONDE, Yvan et Frédéric HARDEL, « Lectures domestiques, d'exil et de retraite de Louis-Joseph Papineau (1823-1871) », dans Yvan LAMONDE et Sophie MONTREUIL (dir.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 2003, p. 19-67.
- LAMONDE, Yvan et Claude LARIN (dir.), *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats*, Montréal, Fides, 1998.
- LAMONDE, Yvan et Jonathan LIVERNOIS, *Papineau. Erreur sur la personne*, Montréal, Éditions du Boréal, 2012.
- LANDRY, Jean, « Laurent-Olivier David » [en ligne], *Dictionnaire biographique du Canada* [http://www.biographi.ca/fr/bio/david_laurent_olivier_15F.html].
- LAROSE, Jean, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Éditions du Boréal, 1998 [1991].
- LARRUE, Jean-Marc, « Les créations scéniques de Louis-Honoré Fréchette : juin 1880 » [en ligne], *Recherches théâtrales*, vol. 7, n° 2 (1986) [<http://journals.hil.unb.ca/index.php/TRIC/article/view/7391/8450#3>].
- LAURIER, Wilfrid, « Le libéralisme politique », dans Ulric BARTHE, *Wilfrid Laurier à la tribune. Recueil des principaux discours prononcés au parlement ou devant le peuple par l'honorable Wilfrid Laurier*, Québec, Turcotte et Ménard, 1890, p. 53-86.
- LEMIRE, Maurice, *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970.
- (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, t. 2 et 1999, t. 4.
- LIVERNOIS, Jonathan, *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2014.
- , « Le paradoxe de la ruine neuve dans les *Chroniques* d'Hector Fabre », dans Ivan CAREL et Samuel MESLI (dir.), *Hector Fabre*, Montréal, VLB éditeur, 2011, p. 100-109.

- NELSON, Wolfred, « Messieurs les Électeurs de St. Aimé, St. Barnabé et St. Jude », *La Minerve*, 25 mai 1848, p. 1-2.
- PALUSZKIEWICZ-MAGNER, Joanna, « “Souvent un peuple entier s’incarne dans un seul homme” : Louis-Joseph Papineau vu par Louis Fréchette ou la construction de la mémoire nationale », dans Magdalena PALUSZKIEWICZ-MISIACZEK, Anna RECZYNSKA et Anna ŚPIEWAK (dir.), *Lieu et mémoire au Canada : perspectives globales*, Polska Akademia Umiejętności, 2005, p. 365-375.
- , *Poètes du nouveau monde face au romantisme : Louis-Honoré Fréchette et Henry Wadsworth Longfellow*, Thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2004.
- PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants*, texte établi et annoté par Georges Aubin et Renée Blanchet, avec la collaboration de Marla Arbach, introduction par Yvan Lamonde, Montréal, Varia, 2006, 2 t.
- RANDALL, Marilyn « Plus patriote que ça... Fictions du Patriote 1837-1981 », *Voix et images*, vol. 26, n° 1 (2001), p. 516-538.
- RICARD, François, « Notre contemporain Fréchette », *Liberté*, vol. 16, n° 4 (1974), p. 125-137.
- ROBERT, Lucie « L’art de transformer une défaite en victoire. La représentation des Rébellions dans le théâtre de Louis Fréchette », *Bulletin d’histoire politique*, vol. 12, n° 1 (2003), p. 16-27.
- ROCHER, Guy et al., *Rapport du Comité d’étude sur les modalités d’une nouvelle université de langue française à Montréal*, Montréal, décembre 1965.
- ROY, Julie, *Stratégies épistolaires et écritures féminines : les Canadiennes à la conquête des lettres (1623-1839)*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2003.
- SAINT-JACQUES, Denis et Alain VIALA, « À propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », dans Bernard LAHIRE (dir.), *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 2001, p. 59-74.
- SMART, Patricia, *De Marie de l’Incarnation à Nelly Arcand. Se dire, se faire par l’écriture intime*, Montréal, Éditions du Boréal, 2014.
- TARDIVEL, Jules-Paul, *Le Canadien*, 28 juillet 1880, p. 2.
- VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d’Amérique. Autobiographie « précoce » d’un terroriste québécois*, Montréal, Parti pris, 1968.
- WYCZYNSKI, Paul, « Louis Fréchette et le théâtre », *Le Théâtre canadien-français. Évolution-témoignages-bibliographie*, Montréal, Fides, 1976, p. 137-165.